



## DINNER AT EIGHT (LES INVITÉS DE HUIT HEURES), GEORGE CUKOR, 1933

---

Par Alexandrine Dhainaut, [letaitunefoislecinema.com](http://letaitunefoislecinema.com), oct. 2012

**Rendez-vous vendredi à 8h pour entrevoir la fin d'un monde.**

Après six films sous les couleurs de la Paramount et quatre pour la RKO en seulement trois ans, *Dinner at eight* est la première réalisation du prolifique George Cukor pour la MGM. Représentant un des premiers films chorale du réalisateur (format pour lequel il excelle, comme avec *Les Quatre filles du docteur March* ou encore *The Women*), il réunit un casting remarquable : John Barrymore (*Moby Dick*, *Roméo et Juliette*, *Vol de nuit*) et Lionel Barrymore (*Duel au soleil*, *La Vie est belle*, *Key Largo*), Marie Dressler (partenaire de Charlie Chaplin chez Mack Sennett), Billie Burke (deuxième collaboration avec Cukor et John Barrymore après *Héritage*, elle est aussi la fameuse bonne fée du Nord du *Magicien d'Oz* de Fleming, film auquel Cukor contribua) ou encore Wallace Beery (déjà à l'affiche avec les frères Barrymore une année plus tôt dans *Grand Hôtel* d'Edmund Goulding et avec Marie Dressler en 1930 dans *Min and Bill* de George W. Hill) et la pétillante Jean Harlow (*La*

*Blonde platine, La Belle de Saïgon*). Il fallait au moins ça à Cukor pour former le microcosme qui serait la grinçante métaphore d'une Amérique au bord du gouffre.

### **Dîner mineur pour crise majeure**

*Dinner at eight* sort en 1933, quatre ans donc après le krach de 1929. La Grande Dépression est alors à son paroxysme. De nombreuses entreprises ont fait faillite et le taux de chômage explose cette année-là (passant de 1,5 millions à 15 millions). Hollywood n'est pas épargné par la crise financière : l'année 1933 est marquée par la chute des ventes de tickets de cinéma qui baissent de moitié et la fermeture d'un cinéma sur trois aux États-Unis. La santé culturelle de l'époque est d'ailleurs évoquée par l'ex-actrice désormais rentière Carlotta Vance (Marie Dressler) qui confie sa difficile situation financière à son ami et ex-prétendant Oliver Jordan (Lionel Barrymore). Parmi ses biens mis à mal, un théâtre dont elle est propriétaire, devenu « le Rendez-vous des araignées », faute de paiement des loyers par ses gérants. Très tôt dans le film, par le dialogue entre Carlotta et Oliver, lui dirigeant d'une compagnie de fret dont les finances ne sont pas non plus au beau fixe, l'on ressent la morosité et l'inquiétude qui règnent aux États-Unis. Sentiment qui ne semble parvenir jusqu'à Millicent Jordan, femme d'Oliver qui, voix haut perchée et tout en voilettes, se démène pendant ce temps-là pour organiser ce qui s'annonce comme une grande réussite culinaire et sociale. En effet, vendredi à huit heures seront réunis une des plus grandes fortunes d'Angleterre – les Ferncliff, qu'on ne verra finalement jamais –, une ancienne gloire des planches devenue jet-setteuse (terme quelque peu anachronique mais qui sied à ravir à Carlotta), un médecin renommé et le futur gendre de la fille Jordan.

Mais voilà, entre-temps la crise rattrape tout ce petit monde, jusqu'à l'effondrement du château de carte. La société maritime d'Oliver Jordan est au bord de la faillite, l'ancienne gloire des planches veut revendre à tout prix ses parts de la société Jordan pour ne pas renoncer à son train de vie à Londres et à Antibes, Paula, la fille Jordan veut annuler son mariage car elle en aime un autre, Larry Renault (John Barrymore), le classique mais imbibé acteur qui par un heureux hasard sera lui aussi convié au dîner. George Cukor tire la réussite tragi-comique du film du décalage entre gravité d'un côté (la situation financière du pays et ses retombées sur certains protagonistes) et futilité de l'autre (le dîner mondain de Millicent), et de l'étanchéité entre les deux tons. Notamment dans cette scène où Millicent, hystérique, sort de ses gonds au moment même où les masques commencent à tomber : son mari, dont nous savons qu'il souffre d'une thrombose, souhaiterait écourter le dîner, et sa fille voudrait tout lui révéler à propos de sa liaison avec l'acteur Larry Renault et de l'annulation de son mariage avec Ernest. Mais qu'est-ce à côté d'un lion en gélatine qui s'est ratatiné, d'une annulation dernière minute des précieux Ferncliff partis se dorer la pilule en Floride, d'une tentative d'assassinat à l'endroit de son commis de cuisine pour les beaux yeux de la bonne et de la présence d'un invité qui « pue l'Oklahoma ? » et de sa femme vulgaire et écervelée ? En poussant le bouchon de champagne un peu loin, on pourrait presque y voir la métaphore de la crise américaine.

Car, le film, par ses dialogues et ses métaphores, décrit également deux mutations sociologiques profondes : la chute des riches (La Maison Jordan ou l'ancienne star Carlotta Vance) et l'ascension des « gens du peuple » (Dan Packard, l'ex-mineur devenu riche par quelques magouilles et dont les conseils sont désormais réclamés par le Président), mais aussi la guerre des sexes, thème dont les films de Cukor ne cesseront de se faire les témoins. Car *Dinner at eight* met bel et bien en scène la décadence des figures masculines : Oliver Jordan n'est plus le riche et conquérant armateur et ses jours sont désormais comptés. Larry Renault, ancienne gloire du cinéma muet, ivrogne sans le sou, se fait virer d'une pièce de théâtre avant même qu'elle n'ait commencé, puis de sa propre chambre d'hôtel. Sa détresse le poussera à arracher ses boutons de

chemise, sa boucle de ceinture et un cadre dans lequel figurait un portrait de Paula pour s'acheter l'indispensable breuvage. En filigrane, c'est aussi la faillite du couple que Cukor met en lumière. Alors que son mari est mourant, Millicent Jordan ne s'intéresse guère à autre chose qu'au bénéfice social que lui apportent ses dîners mondains (plus tard dans le film, lorsqu'elle apprendra l'état de santé d'Oliver, elle sera autant active et insupportable pour annuler ces mêmes mondanités). Ce sont des liens intéressés et non d'amour qui unissent Dan et Kitty Packard. Lui tient la blonde peroxydée par le porte-monnaie et elle par la menace de divulgation de ses magouilles à lui. Quant à Paula, elle est déterminée à annuler son mariage avec Ernest pour laisser éclater au grand jour sa liaison avec Larry. La fin du film suggère qu'elle épousera bel et bien Ernest qu'elle n'aime pourtant pas.

### **Pour un poil toujours brillant**

La puissance tragi-comique de *Dinner at eight* tient aussi à l'omniprésence de l'expression « sauver les apparences », matérialisée par la répétition de petits détails capillaires et pileux. La fragilité et l'inquiétude du personnage de Lionel Barrymore se lit non seulement dans sa silhouette, en courbure constante, dans les massages incessants de son front mais aussi dans ses cheveux gominés qui perdent leur contenance dès l'apparition des mauvaises nouvelles ou des malaises à répétition qu'il fait tout au long du film. À plusieurs reprises, la décontenance de la coiffure prend le relais d'un long discours. C'est le cas de Larry Renault qui ne parviendra jamais justement à sauver les apparences, à cacher son alcoolisme et sa déchéance, malgré le port d'un smoking et le redressage de moustache, dans un joli geste de la main, symbole de l'élégance absolue et d'une certaine dignité, ou par le recoiffage de ses cheveux devant le miroir dans une scène d'autant plus poignante qu'elle finira mal. Car les sept coups de l'horloge perceptibles à cet instant sonnent le glas pour Renault. À ces personnages dignes qui vacillent, Cukor oppose celui de Dan Packard, qu'il filme presque exclusivement dans sa salle de bain ou en sortant lorsqu'il se trouve au domicile conjugal. Mais Packard aura beau se raser de près et se gominer les cheveux, il n'en restera pas moins un grossier et malhonnête personnage. Lui, les apparences, il ne veut pas les sauver mais les acheter. Tout comme Kitty (Jean Harlow), sa femme, dont les désirs d'appartenance à la haute société passent par l'affichage de plumes et de poils (la nuisette digne d'une Marlène Dietrich dans *Le Grand Alibi* d'Hitchcock, et dont les plumes accrochent au moins autant la lumière que ses cheveux platine, ou la fourrure qu'elle se dépêche d'enfiler à l'arrivée du médecin).

Malgré une mise en scène trop théâtrale (le film est l'adaptation de la pièce de George S. Kaufman et Edna Ferber) par des enchaînements plan-plan d'un décor à l'autre, avec ses portes qui s'ouvrent et se referment, *Dinner at eight* est un film poignant, qui place au cœur de son propos la crise des années 1930 sans jamais tomber dans le pathos<sup>1</sup>. La dernière scène nous laisse au seuil du salon où aura lieu le fameux dîner en dépit des absences, et sur une réplique comique, la vie continue...

---

Pour retrouver l'article original, cliquez [ici](#)

---

<sup>1</sup> Même le suicide de Larry Renault échappe à la lourdeur, l'acteur mettant en scène sa propre mort, de profil (son surnom dans le milieu du cinéma à l'apogée de sa gloire) selon un éclairage donné.